

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES

THOMAS et MATHIEU VERHAEGHE présentent



**JEAN
DUJARDIN**

**ADÈLE
HAENEL**

LE DAIM

**UN FILM DE
QUENTIN DUPIEUX**

SCÉNARIO IMAGE MONTAGE QUENTIN DUPIEUX DÉCORS & DIRECTION ARTISTIQUE JOAN LE BORU SEX OLIVIER AFONSO COSTUMES ISABELLE PANNETIER SON GUILLAUME LE BRAZ RÉGIS BOUSSIN ALEXIS PLACE GADOU NAUDIN
CYRIL HOLTZ DIRECTION DE PRODUCTION ARNAUD TOURNAIRE RÉGIE GÉNÉRALE STEPHANE AVENARD POST PRODUCTION ABRAHAM GOLDBLAT CAMILLE CARIOU PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS THOMAS ET MATHIEU VERHAEGHE
COPRODUCTION ARTE FRANCE CINEMA NEXUS FACTORY & UMEDIA GARIDI FILMS EN ASSOCIATION AVEC UFUN & CINEMAGE 13 PRODUCTEURS ASSOCIÉS DIMITRI STEPHANIDES & GREGORY CHAMBAT M. JAMAL ZEINAL ZADE
AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL
DE BELGIQUE ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTERS AVEC LA PARTICIPATION DE ARTE FRANCE CANAL+ OCS VENTES INTERNATIONALES WTFILMS DISTRIBUTION SALLES FRANCE DIAPHANA
©2019 ATELIER DE PRODUCTION ARTE FRANCE CINEMA NEXUS FACTORY & UMEDIA GARIDI FILMS



arte

NEXUS
FACTORY

um
umedia

Garidi
films

CANAL+

OCS

CNC

Nouvelle-Aquitaine

Cinemage

ufun

TAX
SHELTER

WTFILMS



ATELIER DE PRODUCTION PRÉSENTE



LE DAIM

UN FILM DE
QUENTIN DUPIEUX

avec

**JEAN
DUJARDIN**

**ADÈLE
HAENEL**

AB 8. AUGUST IM KINO

Frankreich – 1.85 – 5.1 – Dauer: 77 Min.

VERLEIH

Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
+41 44 325 35 24
info@praesens.com



PRESSE

Olivier Goetschi
Pro Film GmbH
og@praesens.com
+41 44 325 35 24

Pressematerial unter: www.praesens.com

SYNOPSIS

Georges, 44 Jahre alt, und seine Jacke aus 100% Wildleder haben ein Projekt.

CAST

Georges	Jean Dujardin
Denise	Adèle Haenel
Monsieur B	Albert Delpy
L'enfant	Pierre Gommé
Réceptionniste	Laurent Nicolas
La voisine	Coralie Russier
Salope du bar	Marie Bunel

CREW

Scénario, Image, Montage	Quentin Dupieux
Réalisation	Quentin Dupieux
Direction artistique et décoration	Joan Le Boru
Son	Guillaume Le Braz, Alexis Place, Gadou Naudin, Cyril Holtz
Sfx	Olivier Afonso
Costumes	Isabelle Pannetier
Direction de production	Arnaud Tournaire
Post Production	Abraham Goldblat, Camille Cariou
Production déléguée	Thomas et Mathieu Verhaeghe
Coproduction	Atelier de production, Arte France Cinéma, Nexus Factory & Umedia, Garidi Films
En association avec	UFund, Cinemage 13
Avec la participation du	Centre National du Cinéma et de l'image animée
Avec le soutien de	la Région Nouvelle Aquitaine en partenariat avec le CNC
Avec la participation	d'Arte France, Canal+, OCS

ENTRETIEN AVEC QUENTIN DUPIEUX

Quel est le point de départ de cette histoire ?

Je voulais filmer la folie. J'ai l'étiquette d'un réalisateur qui fait des films fous, mais je n'avais jamais vraiment filmé la folie en face. Bien sûr que Steak, Rubber, Réalité, Au Poste! ont quelque chose de dingue. Mais il y a toujours eu dans mes films précédents des astuces pour que la folie soit plutôt un truc « rigolo » et hors du réel. C'est les films qui étaient dingues, pas les personnages. J'avais très envie de me confronter enfin à un personnage qui déraile, sans artifice, sans mes trucages habituels. Le Daim est donc mon premier film réaliste. Je sais que ça fait marrer les gens quand je le dis mais je le pense profondément. C'est la première fois que je me confronte à la réalité. Une histoire, des acteurs et c'est tout.

« Premier film réaliste »... C'est quand même l'histoire d'un homme qui tombe amoureux d'un blouson en daim...

Oui, mais la folie de Georges s'inscrit dans une réalité. Dans mes précédents films, on était chez Zinzinland, tout pouvait arriver. Ici, le personnage est concret. Le monde qui l'entoure aussi. Vous pourriez croiser Georges dans la rue. Vous pourriez même être Georges. C'est ça qui fait peur. J'ai déjà côtoyé des « Georges » dans ma vie. C'est assez déstabilisant.

Normalement, dans un récit sur la folie, on assiste au glissement du personnage. Ici, on ne sait quasiment rien de Georges...

Pourquoi ne pas avoir filmé son quotidien avant la rencontre avec le blouson ?

Je l'ai filmé. On voyait le quotidien de ce mec, sa femme, ses enfants... Et puis on le voyait quitter tout ça. Mais au montage, c'était ennuyeux, ça ne marchait pas. C'était comme donner des clefs inutiles au spectateur. J'ai supprimé tout ce passage pour qu'on se concentre uniquement sur Georges et son blouson. Je me suis vite rendu compte qu'en racontant l'obsession pure, en ne lui donnant aucune explication, aucune raison, ça devenait un miroir pour le spectateur.

On ne quitte quasiment pas Georges du film.

Comment avez-vous travaillé avec Jean Dujardin ?

Je n'ai quasiment pas eu à convaincre Jean. Ça a été comme un déclic entre nous. Je lui ai parlé de cette histoire et il m'a dit oui tout de suite. Je crois que comme moi, la question de l'obsession l'attirait beaucoup. Il était totalement habité par le personnage sur le plateau, on peut voir dans ses yeux qu'il ne fait pas semblant, il a vécu le film presque au premier degré, tout en s'amusant énormément. C'était très important pour moi de ne pas emmener Jean à faire semblant d'être fou, le film aurait été moins intéressant. Je voulais que ce soit un tournage très intime pour justement permettre à Jean de se sentir libre, à peine observé. C'est un film sur la solitude, sur une forme de tristesse qui vire à la dinguerie. C'était important de laisser tomber le système de mise en scène très cadrée de mes précédents films, pour aller vers quelque chose de plus souple, plus proche des acteurs. Il y a beaucoup de moments dans le film où Jean pourrait presque donner l'impression de ne pas jouer, tellement il est naturel. On dirait presque un documentaire animalier. Adèle Haenel a aussi apporté quelque chose de très animal. Leur face à face avec Jean donne quelque chose de très étrange. Il se passe énormément de choses dans leurs regards, c'est très fort. Son personnage était bien plus rationnel à l'écriture. C'est elle qui a emmené quelque chose d'inquiétant en plus. Comme si son personnage était contaminé par la folie de Georges..

Même s'il y a souvent eu dans vos films un aspect angoissant, est-ce que vous diriez que Le Daim est votre premier film d'horreur ?

Oui et je le revendique. Dans mes films précédents, il y a toujours eu quelque chose qui mettait l'horreur à distance. On peut se dire que ce sont des cauchemars avec leurs lots de violence absurde, que tout ça n'est pas vrai. Là, j'ai voulu avec Le Daim me rapprocher du fait-divers, en restant toujours du côté le plus concret de la folie. Je me rends compte que ça produit quelque chose de très différent sur les spectateurs. Ça les perturbe. Ils ne savent plus s'ils doivent être horrifiés de ce qu'ils voient ou en rire. C'est une idée qui me plaît beaucoup.

C'est aussi un film sur le cinéma. Georges devient réalisateur et acteur...

Attention, il n'y a pas de lecture au deuxième degré. Georges trouve dans cette caméra un moyen d'être créatif, de s'exprimer. C'est finalement plus un hommage à l'enfant que j'étais – ado je créais des petits films d'horreur dans les bois avec mes copains pour acteurs- qu'un véritable discours sur le cinéma. Georges documente son « grand projet » par la caméra. Pour nous et pour Denise ça devient un spectacle. Peut-être même pas une fiction. Juste un film, des images. Pour Georges, c'est une réalité.

ENTRETIEN AVEC JEAN DUJARDIN

Qu'est-ce qui vous a attiré dans le cinéma de Quentin Dupieux ?

Avec Quentin, c'est une histoire de séduction. Je connaissais son cinéma mais je n'étais pas vraiment sûr d'y avoir ma place. Et puis, il est venu me proposer ce Daim. Tu vois débarquer un type marrant, sympa, détendu, à la cool. Mais il suffit de quelques minutes pour comprendre tout de suite que le type a une vision hyper précise de ce qu'il veut faire. Il m'a raconté son histoire de blouson et ça m'a plu. Quentin a quelque chose de très séduisant. On a envie de lui plaire. On sent bien qu'avec lui les choses ne sont pas tout à fait comme ailleurs. Et puis j'ai tout de suite aimé son énergie, son envie de faire du cinéma là, tout de suite, maintenant. C'est rare les metteurs en scène qui ont un regard, une vision aussi forte que Quentin. Avec lui, on se sent en sécurité même dans les scènes les plus dingues. Ça fait partie de ces gens avec lesquels il faut se laisser aller. Ça ne sert à rien d'avoir de l'ego avec Quentin. Ça ne peut pas marcher. Il faut se mettre au service de son imaginaire.

Comment approche-t-on un personnage comme Georges ?

En ne jouant pas le scénario. Il était hors de question de faire un numéro d'actor studio sur la folie. Les américains le font très bien mais ce n'est pas le registre du cinéma de Quentin. Je le comprends Georges. Il y a un truc en lui, une solitude, une envie de tout foutre en l'air qui me touche personnellement. Georges lâche tout. Qui n'a pas rêvé de faire ça ? A partir du moment où j'ai compris ça, je me suis mis à jouer ce personnage le plus normalement possible. Des petits gestes, des regards, une façon d'être bien ancré dans le sol. Pour que ce personnage fonctionne, il faut qu'on y croie tout de suite. Il doit être très terrien. Je crois qu'il ne faut pas chercher à faire le malin dans un film de Quentin Dupieux. Faut juste être à sa place. Ça donne forcément quelque chose d'inattendu avec lui. Je ne m'étais pas rendu compte sur le tournage à quel point je suis à l'écran un double de Quentin. Je ne sais pas... C'est un truc étrange. La barbe, les gestes, la manière de parler... Je n'ai absolument pas cherché à l'imiter et lui-même ne m'a jamais dirigé dans cette direction. Mais on est obligé de reconnaître qu'à l'image ça produit un truc inquiétant

Comment définiriez-vous sa manière de travailler ?

J'aime énormément le côté « non professionnel » de son cinéma. C'est quelque chose qu'il revendique. Il n'a pas de méthode, pas de système. Il fait des films, le plus rapidement, le plus spontanément possible. J'adore ça. Après, Quentin a quelque chose en commun de très important avec Michel Hazanavicius : il travaille par le vide. Ils aiment quand les scènes durent et qu'il n'y a rien à jouer. Ce sont des temps longs, pas forcément des temps morts. Ils laissent les personnages et les acteurs exister, réagir à ce qui se passe. Ça peut être déstabilisant pour certains acteurs. Moi, j'adore ça. C'est dans ces moments de flottements que la comédie et le drame se mélangent. On est pile à la frontière. Ce sont par exemple toutes ces scènes où Georges réclame de l'argent ou ne peut pas payer. Quentin prend le temps d'étirer le malaise, de laisser planer le doute. Est-ce que Georges va devenir violent ? Se mettre à pleurer ? A rire ? On ne sait jamais ce qui va se passer. Ce sont des petites morts, des petites agonies de temps qui me font hurler de rire.

C'est aussi votre premier film d'horreur et votre premier rôle de serial killer...

Ca, ça m'a éclaté ! J'avais déjà joué un personnage borderline dans Le Convoyeur (Nicolas Boukhrief, 2003) mais rien de comparable avec ce que m'a proposé Quentin. J'avais très envie depuis longtemps d'explorer ce genre de territoire. La folie, l'obsession, ça m'a toujours beaucoup attiré. J'aime la façon dont le film glisse du polar social vers quelque chose de complètement gore et bizarre. J'ai beaucoup pensé à Patrick Dewaere dans Série Noire (Alain Corneau, 1979). Les paysages, la France, l'ennui... Quentin s'est emparé de l'atmosphère de ce cinéma là et l'a emmené vers quelque chose de très personnel, très singulier.

Outre Adèle Haenel, votre partenaire principale est une veste en daim... Comment joue-t-on quand le costume est aussi un personnage ?

J'ai essayé sept blousons. Celui-ci était un des premiers... J'ai senti en le mettant qu'il se passait quelque chose. Spontanément, très vite, on s'est dit « voilà, c'est le bon ». Comme un casting en fait. Il y avait une alchimie entre nous, ça fonctionnait. Cette veste sur moi, ça racontait quelque chose. C'est un personnage cette veste. Peut-être parce qu'honnêtement, personne ne peut porter ça. Elle est au-delà de tout, du bon goût, du bon sens. On ne se sent pas ridicule quand on porte une veste comme ça. On se sent différent. Ça m'a beaucoup aidé pour jouer. Je ne devrais peut-être pas le dire mais, comme Georges, j'ai moi aussi une petite fascination pour un vêtement. J'adore les bottes. J'en achète plein mais je ne les mets jamais. Je ne sais pas pourquoi mais les voir chez moi, ça me fait plaisir. Et dans le film, les bottes en daim que porte Georges, ce sont les miennes en fait. Donc, avec cette veste on s'est tout de suite très bien entendus. On en parle comme si c'était un personnage mais pour moi, vraiment, je pense que la veste est hantée. Je ne sais pas si Quentin sera d'accord avec ça mais moi, j'ai eu cette impression en voyant le film. C'est le génie du montage de Quentin. Quand on tourne avec lui, on ne peut pas vraiment savoir ce que va donner le film. Toutes les scènes où je dialogue avec la veste, sur le tournage, on se disait « oui, c'est chouette, c'est marrant ». Mais monté par Quentin, ça devient inquiétant, drôle, tragique, étrange... C'est comme s'il trouvait le meilleur rythme, la meilleure place pour chaque scène. Soudain, le puzzle prend forme. Peu de cinéaste ont une telle maîtrise. Pour un acteur, travailler avec lui, c'est forcément très excitant.